

L'ART ANTIQUE DE LA PERSE

CINQUIÈME PARTIE

MONUMENTS PARTHES ET SASSANIDES

§ I. TEMPLE DE KINGAVAR. — § II. MONUMENTS VOUTÉS DE HATRA ET DE WARKA. — § III. SCULPTURE PARTHE. — § IV. CIVILISATION PARTHE. CARACTÈRE DES ARTS DE LA PÉRIODE ARSACIDE. — § V. PALAIS SASSANIDES. — § VI. PONTS ET BARRAGES SASSANIDES. — § VII. SCULPTURE SASSANIDE. — § VIII. RÉSUMÉ. — § IX. INFLUENCE DE LA PERSE SUR LES ARTS DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT.

§ I

Avènement de la dynastie des Arsacides. — Description du temple de Kingavar. Il est inspiré des édifices religieux de la Grèce et la Phénicie.

Depuis le règne de Darius, la Perse ne cessait de décliner; l'expédition d'Alexandre précipita sa décadence. Oublieuse de la civilisation achéménide, trop artificielle pour être durable, incapable, après les révolutions qu'elle avait traversées, de reconstituer un art national, elle devint la proie de la barbarie.

Pendant cette même période, la vieille religion de l'Iran subissait elle-même de graves transformations. Le mazdéisme, battu en brèche dès les derniers Achéménides par les croyances de l'Asie occidentale, avait eu à lutter plus tard contre le polythéisme grec. Les emblèmes les plus caractérisés du culte, tels que

les autels du feu, avaient été remplacés sur les revers des monnaies par des emblèmes nouveaux, les livres de Zoroastre étaient perdus, incendiés ou oubliés, la vieille Perse se mourait. Un dernier effort de l'Occident et elle eût succombé.

Ce combat suprême, aucune nation ne fut capable de le livrer. Les empires créés par les successeurs d'Alexandre s'affaiblissaient au lieu de grandir en puissance, et, tandis qu'Antiochus Théos s'épuisait à combattre Ptolémée Philadelphe, quelques provinces du grand empire achéménide, revenues de la stupeur où les avait plongées l'invasion macédonienne, secouaient le joug étranger et reconquéraient leur indépendance.

L'incendie s'alluma en Bactriane, dans la satrapie la plus reculée de l'empire. Ce pays, aryen de cœur plus encore que de race, jouissait, sous le règne des monarques perses, de privilèges flatteurs, qui l'avaient rendu fidèle à la mémoire de ses anciens maîtres et hostile à la domination des successeurs d'Alexandre. Diodotus¹, satrape grec, pour le roi de Syrie, prit la direction du mouvement insurrectionnel. Il ne semble pas qu'il éprouva grande difficulté à poser sur sa tête la couronne de Bactriane. La cour d'Antioche s'émut si peu de cette lointaine révolution, que le roi de Syrie n'envoya même pas un de ses généraux châtier les rebelles. Ces faits se passaient en l'année 256 avant l'ère vulgaire.

A l'ouest de la Bactriane, abritées derrière un rideau de montagnes élevées, vivaient, dans un pays fertile mais aux températures extrêmes, des peuplades d'origine scythe, rudes, barbares, que le contact des Grecs établis depuis Alexandre soit à Hécatompolis, capitale du pays, soit dans d'autres villes secondaires, n'avait pas réussi à policer. C'étaient des peuplades parthes. Plus heureuses que leurs devancières, elles étaient parvenues à se fixer sur cette terre aryenne comme des sentinelles avancées de la marée humaine qui se mouvait sans cesse des frontières de la Chine aux rives de la mer d'Hyrcanie. Bien des fois déjà les hordes scythes avaient assailli la civilisation asiatique, soit qu'elles fussent attirées par la richesse des peuples, la clémence de l'atmosphère, la fertilité des terres, ou qu'elles fussent elles-mêmes repoussées par un flux plus oriental. Hérodote s'est fait l'historien de leur première inva-

1. Justin (XLI, 4) donne la forme Theodatus, mais Strabon (XI, 9, § 3), d'accord avec les médailles, nomme ce prince Diodotus.

sion¹. Pendant de longues années elles mirent au pillage l'Assyrie, la Médie, puis elles se retirèrent, lasses de carnage, chargées de butin, peut-être à la suite d'un banquet où périrent leurs principaux chefs. Depuis cette époque nous trouvons les tribus scythes constamment mêlées à l'histoire de Perse. Sous le règne de Cyrus et les premières années de Darius ce sont des adversaires acharnés de la domination aryenne. Cyrus semble avoir péri dans une expédition dirigée contre les Massagètes². Darius les attaqua en Europe et essaya de les réduire à l'impuissance avant d'entreprendre sa grande lutte contre la Grèce.

La politique de Darius trouva des imitateurs chez tous les princes qui eurent des frontières communes avec ces incorrigibles pillards. Alexandre en marchant contre les Gètes, Trajan et Probus en faisant la guerre aux peuplades du Danube, les rois parthes en se défendant contre leurs frères les Sus, les Yue-chis, les Hiong-nus, les Tokharis, les Asianis et les Alains, n'eurent pas d'autre but que d'endiguer le flot des barbares, qui finit par inonder le vieux monde romain. Depuis, les Mongols envahirent par trois fois la Perse et l'Occident à la suite d'Alp Arselan, de Djengis Khan, de Timour Lang, avant de s'implanter sur les rives du Bosphore. Tels furent les hordes d'Attila et les Turcs ottomans, tels étaient les Parthes. Leur patrie d'adoption n'avait pas dû les amollir. Il y a deux mille ans comme de nos jours, le Khorassan offrait à ses habitants des plaines d'une extrême fertilité et des montagnes abruptes, un été torride et un hiver glacial.

Il ne pouvait se créer de liens sympathiques entre ces rudes nomades et les fils un peu efféminés de la Grèce. Anacharsis³ et après lui le roi Scylas⁴, si l'on en croit Hérodote, en firent une cruelle expérience. Aussi bien, sauf les hautes classes de la société plus ou moins mal frottées d'hellénisme au contact des nombreuses colonies fondées depuis le passage d'Alexandre, le peuple haïssait-il sincèrement ses maîtres occidentaux, qui lui rendaient, j'imagine, cette aversion avec usure. L'antagonisme entre l'autorité, représentée par le satrape grec, et le peuple explique le retard que mirent les Parthes à suivre l'exemple de leurs voisins. Le succès des Bactres et plus encore l'indifférence d'Antiochus

1. Hérodote, I, 15, 37, 73, 103, 105, 106.

2. *Id.*, I, 214.

3. *Id.*, IV, 46, 76, 77.

4. *Id.*, IV, 78, 80.

les enhardirent néanmoins, et en 250, cinq ans après la révolte de Diodotus, ils appelèrent à leur aide le chef d'une tribu voisine, tuèrent le gouverneur Andragoras et intronisèrent roi leur libérateur¹. Roi bien contesté, car, pendant les deux ans que dura son règne, il dut lutter sans cesse contre ses sujets grecs et leurs affiliés.

Arsace saisit le trône en aventurier, s'y maintint grâce à la complicité tacite d'Antiochus Théos endormi dans les délices d'Antioche, et périt en hardi compagnon comme il avait vécu. Il reçut un coup de lance dans une de ces guerres civiles qui furent le plus clair bilan de son règne et mourut de sa blessure.

Que serait-il arrivé du royaume naissant si quelques hommes d'une rare énergie et d'une valeur militaire exceptionnelle ne s'étaient succédé sur le trône d'Arsace ?

Mais Tiridate, Artaban, Mithridate I^{er} *rex, magno et regis animo*², repoussent victorieusement les attaques des rois de Syrie, réveillés enfin de leur trop long sommeil. Séleucus Callinicus meurt prisonnier de Tiridate. Antiochus le Grand, d'abord vainqueur, est forcé de conclure une paix boiteuse. Démétrius Nicator passe dix ans dans les prisons de Mithridate, et, pendant que les Arsacides luttent contre les meilleures troupes de l'Occident, ils mènent de front la conquête de la Bactriane, de la Médie, de la Perse, de la Susiane et reconstituent l'empire perse, qui va, sous une nouvelle dynastie et sous un autre nom, reprendre le cours de ses glorieuses destinées.

Le mot d'empire, que l'on est forcé d'employer pour désigner la monarchie parthe, ne répond pas exactement à la constitution politique de l'Asie occidentale pendant le règne des successeurs d'Arsace. Aux anciennes satrapies succèdent de véritables royaumes tributaires ayant leurs princes héréditaires, leurs coutumes, leurs lois ou des provinces placées sous les ordres de vice-rois nommés *βιστακες*³. Jamais le titre de roi des rois ne fut porté d'une manière plus équitable que par les monarques parthes. Chaque vassal doit à son suzerain le service militaire et un tribut, mais il n'acquitte avec régularité sa dette féodale que le jour où le danger devient pressant, que l'Occident menace

1. Strabon, XI, 9, § 2 et 3, et Justin, XLI, 4.

2. Justin, XXXVIII, 9, § 3.

3. Ils étaient au nombre de quatorze ou quinze. Consulter à leur sujet Gibbon, *Decline and Fall.*, vol. I, p. 339. *Smith's edition.*

ses frontières et qu'il obéit à l'impérieuse nécessité de faire cause commune avec son puissant suzerain. Vienne la paix, rare phénomène, et chaque roi essaye de secouer le joug. On voit alors se multiplier les rois parthes, il en naît dans chaque province. Ils apparaissent, s'éclipsent et remontent sur le trône. Les dynasties sont brusquement interrompues et déplacées; des inconnus ou des rois voisins saisissent le sceptre. Après avoir été roi des Parthes, Vononès I^{er} se réveille roi d'Arménie.

Ce n'était pas seulement l'exercice de la souveraineté qui différençait le prince arsacide de ses prédécesseurs. Il existait entre le roi et la nation, représentée par les chefs des grandes familles, une sorte de contrat.

Le peuple obéissait aveuglément à un monarque qu'il considérait comme une émanation divine, « le frère de la lune et du soleil¹ »; mais il se réservait néanmoins de contrôler les actes du maître, de le changer, de participer à sa nomination.

Les grands et les sophis formaient deux conseils pondérateurs de la royauté qui, réunis sous le nom d'assemblée des magistènes, avaient le droit de désigner le roi, sous la réserve de le choisir dans la famille des Arsacides. Droit dont ils usaient, mais toujours avec prudence, tant ils craignaient d'allumer la guerre civile².

La nécessité de tenir en haleine les grands vassaux, autant que le caractère aventureux et belliqueux des Parthes, firent des Arsacides les voisins les plus redoutables et les plus gênants. Sous leur règne, les provinces occidentales de la Perse furent transformées en un véritable camp retranché, à l'assaut duquel vinrent s'user les forces de la Syrie et celles bien plus redoutables de la république romaine. *Parthi... à Romanis bellis per maximos duces florentissimis temporibus laccessiti, soli ex omnibus gentis non pares solum sed etiam victores fuere*³.

Les princes qui furent capables de refouler pendant cinq siècles les invasions des tribus tartares, de battre les armées de Séleucus et de faire trembler les vieux légionnaires, furent de grands chefs de guerre dans l'acception un peu sauvage de ce mot, mais ne donnèrent pas à leur peuple les loisirs de

1. Ammien Marcellin, XXIII, 6.

2. Rawlinson, *The sixth great oriental monarchy*, p. 85.

3. Justin, XLI, 1, § 7.

préparer une renaissance artistique et littéraire. D'ailleurs, ces mêmes Scythes qui firent un crime à Anacharsis et à Scylas de s'être laissé amollir au contact de la Grèce et qui renversèrent Vononès I^{er} 1 pour avoir rapporté de Rome une toge et une litière, devaient être réfractaires aux mœurs policées et aux délicatesses de l'art.

Et cependant, en sa qualité de nation puissante, la Parthie fut contrainte, dès le lendemain de ses victoires, d'emprunter à ses vassaux ou à ses anciens maîtres les lambeaux d'une civilisation qu'elle ne possédait pas. De tous les tributaires, les cités grecques créées en Parthie et en Bactriane depuis le passage d'Alexandre, agrandies et protégées sous la domination des monarques séleucides, étaient à la fois les plus policées et les plus prospères. Bien qu'en hostilité ouverte avec les indigènes, elles jouissaient d'une sorte d'autonomie communale et avaient conquis le droit de s'administrer elles-mêmes. Ce fut donc à ces villes que les Arsacides durent s'adresser quand ils voulurent avoir une cour, c'est de ces villes qu'ils reçurent une langue harmonieuse, une écriture et les rudiments des arts plastiques.

Si l'on s'en réfère à ces considérations historiques, on comprend qu'il n'y ait pas eu un art bien caractéristique de l'époque des Parthes. L'étude des rares monuments laissés par les princes Arsacides confirme cette manière de voir : les conquérants scythes en entrant en scène n'apportèrent avec eux ni une idée, ni une forme, ni un ornement nouveau. Les gens du peuple continuèrent à construire des demeures voûtées semblables à celles de leurs ancêtres et de leurs arrière-neveux, les rois abritèrent leur majesté sous des palais voûtés, décorés de motifs empruntés à la sculpture ou à la modénature occidentale, et frappèrent de méchantes monnaies grecques. Quant au clergé, il construisit des temples ayant avec ceux de la Hellade de profondes analogies de style et de disposition.

Il y eut pourtant des palais hypostyles à Ecbatane. Polybe² rapporte que certains de ces édifices faits en bois et portés sur colonnes excitèrent l'admiration de l'état-major d'Antiochus. A en croire notre auteur, les poutres et les poteaux étaient habillés de feuilles de métaux précieux; des lames d'or et d'argent couvraient également les briques posées en corniche au sommet de la

1. Tacite, *Ann.*, II, 2.

2. X, 27, 10.

construction. Mais il s'agissait sans doute d'un monument contemporain des derniers Achéménides, que les satrapes des premiers rois séleucides avaient fait restaurer, car des princes, montés depuis peu d'années sur un trône encore branlant, n'auraient pu consacrer à l'ornementation d'un palais des métaux précieux qu'il était prudent de tenir en réserve pour subvenir aux dépenses de la guerre étrangère.

Quatre édifices parthes bien autrement intéressants que les palais mal connus d'Ecbatane, sont : le monument hypostyle englobé dans les maisons du village de Kingavar, l'édifice de Hatra, la chambre funéraire de Warka et le palais de Babylone.

L'édifice religieux de Kingavar est un temple aux allures asiatiques composé d'une salle centrale et d'un vaste péribole. Construit au temps des premiers princes Arsacides dans un style grec abâtardi, il forme une véritable réplique architecturale des monnaies frappées entre la révolte des satrapies orientales de l'empire syrien et l'avènement d'Ardéchyv Babéban.

En revanche, les monuments de Hatra (aujourd'hui El Hadre) et de Warka sont bâtis sur des plans iraniens.

De semblables documents sont instructifs, mais ne comblent pas la grande lacune que présente l'histoire des arts perses sous les Arsacides. Aussi bien, n'ai-je pas la prétention, en décrivant les constructions de Kingavar, de El Hadre, de Warka, les monnaies parthes, et quelques sculptures d'ordre secondaire, de présenter un tableau achevé; je désire montrer à quelle influence obéirent les Iraniens pendant les six siècles de défaillance intellectuelle qui suivirent la conquête macédonienne et, d'autre part, l'action décisive des Parthes dans la diffusion en Occident des vieux arts de l'Asie.

Dans les fragments conservés de la géographie d'Isidore de Characène on lit : « D'ici à la frontière de la Médie supérieure on compte 38 schènes¹, et de la frontière à la ville de Concohar, signalée par un temple de Diane, 3 schènes. Puis, à 3 schènes plus loin, on trouve Bazigraban et le bureau de la douane. A 12 schènes de ce point, à Batana, capitale de la Médie, on garde les trésors du royaume; on voit dans cette même ville un temple d'Anaïtis où les habitants sacrifient encore à la déesse². »

1. Le schène vaut de 42 à 60 stades de 185 mètres, soit environ 1 myriamètre.

2. *Isidorus Characenus. Geographi minores*, vol. I. Ed. Muller, 1855.

Dans Batana on reconnaît sans peine Hamadan, l'ancienne Ecbatane de Médie, la Agbatana des inscriptions cunéiformes. En remontant, à partir de cette ville, l'itinéraire d'Isidore, on parcourt 15 schènes, soit environ 150 kilo-

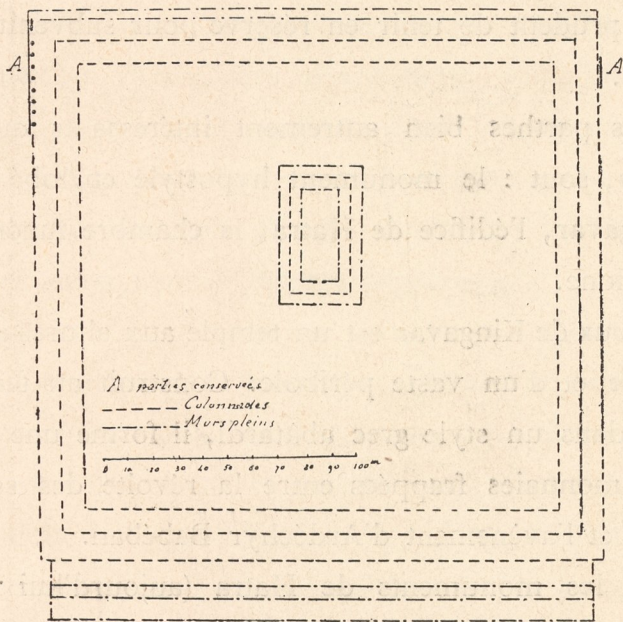


Fig. 1. — Plan des ruines du temple de Kingavar.

mètres, et on trouve, au point nommé Concohar, le village de Kingavar, qu'il est permis d'identifier avec la ville citée par le géographe grec. A Kingavar existent, perdues au milieu des masures, les ruines bien appa-

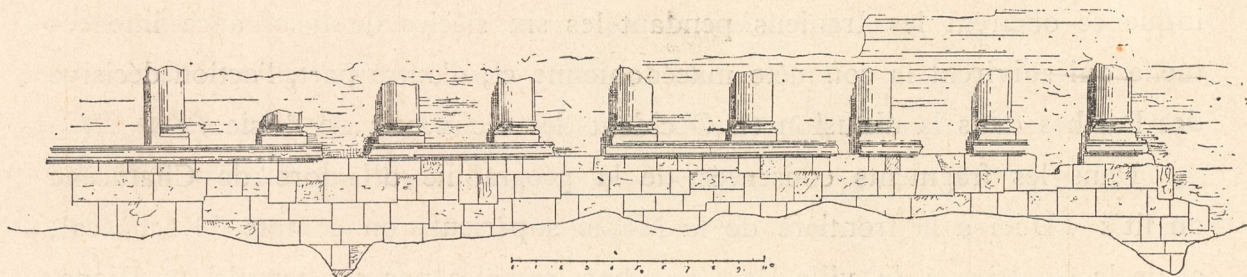


Fig. 2. — Élévation latérale du stylobate et du portique.

rentes d'un vaste édifice, bordé sur quelques points d'une colonnade encore debout. C'est bien là certainement le temple de Diane, cité par Isidore de Characène.

En l'état actuel le monument de Kingavar se compose d'une vaste plateforme terminée par un stylobate à moulure (fig. 1, 2 et 4).

Malgré les constructions modernes établies sur ce soubassement, MM. Eugène Flandin et Pascal Coste, auxquels j'emprunte le plan du temple et les détails des colonnes¹, ont pu reconnaître l'édifice et restituer ses dimensions.

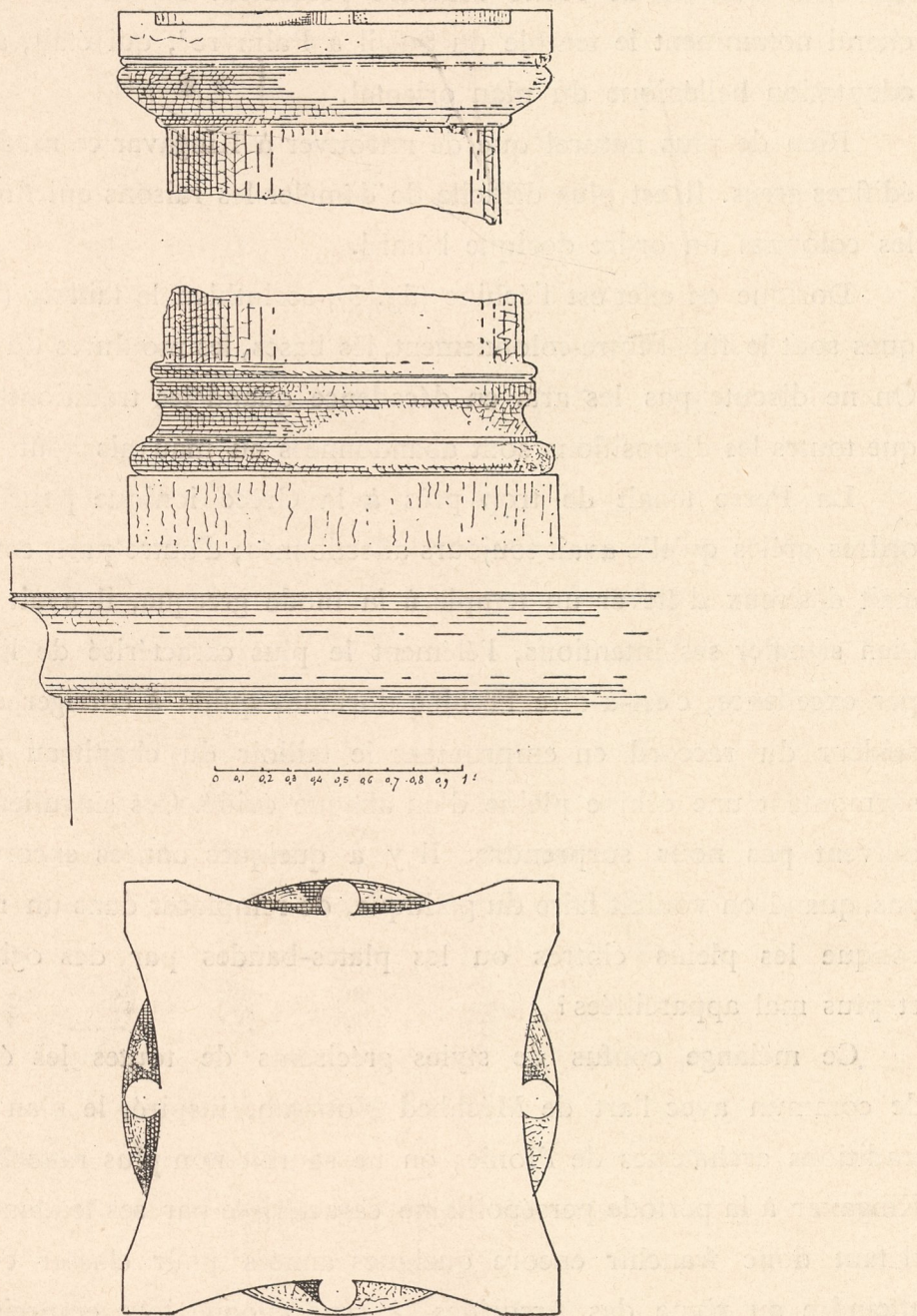


Fig. 3, 4 et 5. — Détails du chapiteau, de la base des colonnes et de la corniche du stylobate du temple de Kingavar.

Au-dessus de la plate-forme se dressent huit fûts brisés, à terre gisent des chapiteaux. Les colonnes dessinaient un vaste péribole ; au centre devait s'élever

1. *Voyage en Perse. Perse ancienne*, t. I, pl. 20, 21, 22, 23, 23 bis.

le sanctuaire. Cette disposition est bien connue, elle apparaît timidement en Perse dans le tombeau de Cassandane à Méchhed Mourgab¹ et constitue, on le sait depuis les travaux de M. G. Perrot, le plan type du temple phénicien². Quelques édifices de l'Asie Mineure présentent eux-mêmes cette variante. Je citerai notamment le temple du Soleil à Palmyre³, qui était, à mon avis, une adaptation hellénique du plan oriental.

Rien de plus naturel que de retrouver à Kingavar ce modèle asiatique des édifices grecs. Il est plus difficile de démêler les raisons qui firent adopter pour les colonnes un ordre dorique bâtard.

Dorique en effet est l'échine (fig. 3), corinthien le tailloir (fig. 3 et 5), ioniques sont le fût, l'entre-colonnement, les bases, les moulures du stylobate (fig. 4). On ne discute pas les arts en décadence quand les traditions sont ignorées et que toutes les dispositions sont abandonnées au mauvais goût du constructeur.

La Perse tenait de trop près à la Grèce ionique pour abandonner les ordres grèes qu'elle avait toujours affectionnés; d'autre part, comme l'architecte était désireux d'élever un temple à la mode grecque, il avait adopté, afin de bien signaler ses intentions, l'élément le plus caractérisé de l'ordre hellénique par excellence, c'est-à-dire l'échine dorique, quitte à corriger et à rajeunir la raideur du raccord en empruntant le tailloir du chapiteau corinthien et en surmontant une échine pleine d'un abaque évidé. Ces singuliers compromis ne doivent pas nous surprendre. Il y a quelques années encore, ne suffisait-il pas, quand on voulait faire du gothique, de remplacer dans un monument quelconque les pleins cintres ou les plates-bandes par des ogives mal tracées et plus mal appareillées?

Ce mélange confus de styles grécisants de toutes les époques n'a rien de commun avec l'art de Méchhed Mourgab, inspiré, le plan mis à part, des traditions archaïques de l'Ionie; on ne saurait non plus rattacher le temple de Kingavar à la période persépolitaine caractérisée par ses tendances égyptiennes. Il faut donc franchir encore quelques années pour classer ce monument et atteindre au règne des Arsacides, à cette époque tout empreinte d'un hellénisme mal compris et mal digéré. Est-il besoin d'ajouter qu'Isidore de Cha-

1. *Supra*, vol. I, pl. XVIII, XIX, XX.

2. G. Perrot, *Hist. de l'art. Phénicie*, p. 314 et seq.

3. Eugène Flandin et Pascal Coste, *Voyage en Perse. Perse ancienne*, t. I, pl. 23 bis.

racène vivait dans les dernières années du premier siècle et que l'édifice ne saurait non plus être attribué aux Sassanides?

Le temple de Kingavar n'était pas un monument exceptionnel. L'itinéraire de notre géographe fourmille de mentions relatives à des sanctuaires d'Anaitis et d'Artémis. Si l'on rapproche même la description du temple d'Ecbatane « encore fréquenté » des peu de mots consacrés à l'édifice de Kingavar et à quelques-uns de ses pareils, il est permis de croire que le sanctuaire avait été abandonné vers l'an 80 et construit sous le règne des derniers princes séleucides ou des premiers rois parthes. A bien des titres les ruines de Kingavar méritaient d'être décrites. Leur étude ouvre quelques échappées sur l'histoire si obscure des arts parthes et montre combien était puissante l'action civilisatrice de la Grèce sur l'Orient, au moment même où la puissance des rois de Syrie subissait les plus graves échecs et où les détestables rivalités des États helléniques réduisaient Athènes et Sparte à subir la loi de la République romaine.

Juste retour des choses d'ici-bas. Vers l'époque où l'infiltration des idées grecques atteignait son maximum chez les Iraniens, les méthodes perses prenaient possession des côtes de l'Asie Mineure et atteignaient Rome, que pénétraient pour la première fois les arts et quelques divinités de l'Orient. Ces tentatives d'acclimatation, timides d'abord, se renouvelèrent pendant un demi-siècle, et, tandis que l'art grec périssait d'épuisement entre les mains des Byzantins, le progrès de la Perse allait s'affermissant en Occident.

Le temple, pendant la période parthe, offre le véritable pendant des palais persépolitains construits sous le règne des Achéménides. L'un et l'autre sont la résultante d'influences étrangères à la Perse et marquent bien l'origine et l'importance de ces influences pendant la durée de ces deux grandes périodes. Les monuments qui restent à décrire rentrent au contraire dans le groupe des édifices nationaux, dans la catégorie de ces palais voûtés dont les châteaux de Firouz Abâd et de Sarvistan sont les plus archaïques modèles. C'est ainsi que s'accuse encore ce dualisme singulier qui ira s'amoindrissant sous les Sassanides, mais ne disparaîtra définitivement qu'au huitième siècle, alors que les arts persan et byzantin seront à peu près confondus, et que tout emprunt fait par l'Iran à ses voisins occidentaux sera un emprunt fait à son propre fonds.